



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

Les chapeaux en paille de riz et d'Italie se portent encore tant que leurs plumes ou leurs rubans ont assez de fraîcheur pour faire regretter de les quitter, mais on n'en confectionne plus de nouveaux; c'est le crêpe et le gros d'Orient qui les remplacent le plus. La forme des chapeaux s'éloigne insensiblement de celle des capotes anglaises: ils sont plus évasés, plus ronds, plus relevés sur le front; l'intérieur de la passe, orné de quelques coques de ruban très-léger; plus de pompons; des brides garnies de mentonnières en blonde, quand cela sied bien, mais non plus comme mode générale; quant aux ornemens de dessus, les nœuds en artichauts ou cocardes sont remplacés par des coques de large ruban de gaze satiné placées obliquement vers un côté de la forme, et

s'arrêtant de l'autre côté sous le nœud principal, qui sert de base et retombe sur la passe. Une fleur ou des plumes tiennent souvent lieu de ruban.

— Parmi tous les chapeaux d'automne, on en fait beaucoup en moire bleue ou rose garnie de rubans de gaze pareils; en moire *scabieuse* doublée en blanc. Dans ce dernier genre, nous en avons vus qui étaient ornés d'un saule en plumes de coq noires et entouré d'une haute blonde noire. D'autres aussi très-jolis sont en moire lilas, doublés de blanc, plumes de coq blanches et blonde blanche autour de la passe.

— Sur un chapeau de crêpe rose étaient trois aigrettes en rubans de gaze découpés à dents, du centre desquelles s'échappaient des petites branches de bruyère.

— Des chapeaux en moire *aventurine* doublés de blanc, ornés de dalhia blanc; en vert, doublés de lilas très-pâle, et ornés de fleurs ou de rubans vert et lilas; en gris perle, doublés de bleu-ciel; enfin beaucoup de chapeaux tout blancs pour les toilettes négligées.

— On voit quelques chapeaux dont la passe est doublée d'une blonde froncée sur le fond, et s'élargissant sur le bord. D'autres chapeaux sont formés par une blonde soutenue seulement par des laitons de soie qui maintiennent la forme ainsi que celle de la calotte.

— Les chapeaux parés que l'on commence à apercevoir à l'Opéra, ont un peu l'aspect d'un berret, et se placent très de côté. Ils se font en gaze, en crêpe, et sont ornés de plumes. Nous en citerons un très-joli en crêpe rose, d'une forme ronde très-penchée; sous cette forme s'étendait une blonde froncée en éventail, et qui se retournait sur la passe pour s'arrêter sous un nœud placé au bas d'un côté de la calotte; de ce nœud partaient deux plumes venant s'incliner de l'autre côté du chapeau.

— Pour ornemens de chapeaux habillés, nous avons vu des palmes formées par des rubans découpés. Un laiton de soie en marque la nervure. Ces palmes en rubans de gaze rose et blanc entremêlés, sont très-jolies.

— La plupart des rubans de gaze sont rayés couleur sur couleur. D'autres sont moitié satin, moitié gaze brochée.

ROBES. — Toujours beaucoup de redingottes à pélerine et collet carré; autour, rien que des ourlets, mais rendus très-fermes par la perkale ou la mousseline raide placée dans l'intérieur. Sur les étoffes légères, une petite broderie très-étroite au-dessus de l'ourlet.

— On brode beaucoup de robes en chaly. Ce sont de larges guir-

landes au-dessus de l'ourlet, et au bord des doubles pélerines, que l'on porte pareilles à la robe.

— On verra des broderies charmantes sur les étoffes de soirée de cet hiver. Nous citerons déjà une jolie gaze blanche sur laquelle des colonnes seront formées par un dessin vermicelle, composé de deux petits cordonnets, noir et or, placés l'un près de l'autre. Une autre broderie non moins jolie, sont des boutons de roses de grandeur naturelle formés en chenille, et semés sur une gaze très-légère.

— Les formes des corsages sont toujours très-tendues au bas de la taille et drapées sur la poitrine. Les guimpes unies sont même drapées sur le milieu de la gorge. Les tailles longues, les jupons amplement froncés, les manches d'une largeur immense en haut, et doublées de manière à se passer souvent de gigots. Beaucoup de pélerines pareilles aux robes.

— On verra cet hiver, chez M^{me} Gazelin, des manteaux qui, par une ingénieuse combinaison, seront soutenus par des baleines qui les empêcheront de retomber sur les manches et de froisser les toilettes. Ils seront particulièrement destinés aux soirées, et précieux pour les sorties de spectacle, où les ornemens et blondes des corsages sont impitoyablement écrasés. Ces manteaux ne peuvent manquer de devenir une *nécessité* dans les toilettes de toutes les femmes.

C'est pour l'usage des manteaux que l'on trouve aussi dans ces mêmes magasins des étoffes d'un tissu élégant et moelleux, parmi lesquelles on distingue celle dite *grand-lama* et celle à dessin *ourat*.

— Les tissus *thibétains*, les robes *indoustanes* s'y distinguent par des dessins très-nouveaux ; celui dit *mozambique* est particulièrement remarquable par son élégante bizarrerie.

— Les coiffures sont extrêmement variées. Les bandeaux lisses l'emportent en quantité pour les négligés ; mais il est à remarquer qu'aux grands théâtres les coiffures grecques prennent faveur : les femmes les plus élégantes ont très-souvent leurs cheveux placés très-bas vers la nuque et frisés en boucles non crépées de chaque côté du front.



Le Lac de Killarney.

A l'une des extrémités de l'Irlande, du côté de l'ouest, on aperçoit le lac de Killarney. A la place même qu'il occupe était, il y a bien des siècles, une belle vallée qu'il a couverte de ses eaux. Voici par quel prodige cela arriva.

De hautes montagnes, rangées en cercle, faisaient de cette vallée un cirque, une sorte de colysée échappé tout construit des mains de la nature. Au dire des vieilles chroniques, elle se remplissait une fois chaque année, et pendant la nuit longue, d'une foule innombrable de jolies fées et de petits lutins. Ce peuple fantastique, accouru de tous les points de l'univers, venait se livrer à des jeux. Il avait ses acteurs, ses chants, ses danses ; spectacle magique dont nul mortel ne fut jamais témoin ; mais les airs en portaient au loin les cris et la joie. A l'heure marquée, on se rassemblait de vingt lieues à la ronde. La foule attentive écoutait, s'effrayait et tremblait. Toute émotion a son charme : aussi ces bons montagnards se donnaient une fois par an le plaisir de la peur.

On y voyait aussi jaillir d'une petite fontaine, placée au milieu, une eau claire, brillante, qui, après avoir couru sur un sable d'or, venait dormir dans un bassin du marbre le plus blanc. Dès qu'elle y était arrivée elle n'en sortait plus. Elle ne dépassait jamais les bords, elle ne s'échappait par aucune issue, et cependant le bassin n'était ni bien large ni bien profond. Aussi l'appelait-on la *Fontaine Enchantée*.

Une pierre était posée au-dessus ; fort lourde en apparence, elle pouvait néanmoins être soulevée avec facilité. Il y a tantôt mille ans, on disait dans la contrée que l'une des fées, protectrice de la fontaine, permettait aux filles d'un village qui n'était pas très-éloigné de venir le soir y puiser de l'eau pour l'usage de leur famille, mais sous la condition expresse, rigoureuse, que la pierre serait soigneusement replacée. Si quelqu'une y manquait, si, par suite de son impardonnable oubli, le soleil du lendemain touchait de ses rayons l'eau du bas-

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N.º 21, près le passage de l'Opéra
 Chapeau en satin. Redingote en noir façon de M^{me} Gachez & Co. et
 en Cachemire brodée des M^{ms} de M^{me} Gagelin rue de Richelieu N.º 93.

sin, une catastrophe terrible devait frapper la coupable, sa famille et la contrée tout entière.

Parmi les filles qui venaient, d'un pas léger, chercher de l'eau le soir à la fontaine, en chantant les airs mélodieux et sauvages du pays, on distinguait Norah, la jolie Norah, dont les cheveux noirs tombaient en boucles sous une couronne de frêne toute parsemée des fruits rouges de l'arbousier. Les garçons l'admiraient; ses compagnes l'aimaient tant, qu'elles lui pardonnaient sa figure. La maison où elle était née, qu'elle habitait encore avec ses vieux parens, dont elle faisait l'orgueil, quoique simple, n'en était pas moins la plus élégante de tout le village. Cette élégance lui venait non assurément de sa richesse, mais d'une propreté due aux soins de Norah; il n'est pas jusqu'au chèvrefeuille croissant autour de la porte, qui ne semblât plus vert, dont les fleurs ne parussent plus fraîches, parce que Norah les cultivait de ses mains jolies.

Elle se serait bien gardée, après avoir puisé l'eau à la fontaine, de ne pas replacer la pierre sur le bassin. Puis, toujours chantant, dansant, riant, elle rentrait, sans apporter jamais avec elle le moindre chagrin, le moindre souci qui pût éloigner un instant le sommeil de sa couche.

Tant de bonheur, tant d'insouciance ne pouvaient long-tems durer; l'amour allait venir. Il arriva avec un jeune soldat à l'armure brillante, radieux de ses hauts faits, aimant les combats et se plaisant à les redire. Il n'eut qu'à paraître pour charmer soudain Norah. Le cœur de la jeune fille ne put se défendre, il fallut le livrer; et lorsque le soir, au coucher du soleil, l'heure de la fontaine sonnait, ce n'est plus seule que Norah s'y rendait. D'abord Owaël la suivait de loin, puis, de plus près, enfin tout à côté d'elle. Quelquefois ils s'asseyaient ensemble sur la route pour se reposer.

Ses vieux parens n'approuvèrent pas cet amour. Les histoires du jeune soldat, dans lesquelles se retraçaient les plaisirs des camps et des cours, étaient sans charmes pour eux. Norah, au contraire, aimait à les entendre. Ils réprimandèrent leur fille; ils lui défendirent de voir davantage celui qui les racontait. Toute en larmes, elle promit d'obéir, et, pour éviter la rencontre de son amant, ce soir-là même elle prit un nouveau chemin pour se rendre à la fontaine, où elle s'assit sur la pierre à près l'avoir ôtée. Ses pleurs coulèrent en abondance. L'heure passa sans qu'elle s'en aperçût; le jour faiblissait, et déjà du haut du ciel les étoiles laissaient tomber leur clarté dans le cristal des eaux du bassin.

Son amant se montra tout-à-coup.

« Ah ! ne venez pas ici ! s'écria-t-elle, ne venez pas ! je ne dois pas vous voir. Que ne suis-je partie ! je n'aurais pas à trembler de votre présence. Mais je pleurais ; c'est vous qui m'avez appris à pleurer, Owaël ! »

— Ne parlez pas ainsi, chère Norah ; venez, retournons ensemble.

— Jamais, jamais, répondit-elle en se levant avec vivacité et cachant mal sa frayeur. Moi qui ai toujours religieusement gardé ma promesse, je la viole en ce moment, et c'est vous qui en êtes cause. J'avais juré de ne plus vous voir, et pourtant vous voilà. »

En disant ces derniers mots, elle marchait agitée ; Owaël la suivait ; il avait pris ses mains qu'il tenait jointes dans les siennes, en essayant de la calmer.

« La fontaine ! la fontaine ! j'ai oublié de remettre la pierre. Mais le jour paraît à peine ; j'arriverai à tems. »

Elle était déjà dans le sentier où elle courait haletante, qu'elle criait encore : « la fontaine ! la fontaine ! »

En ce moment, elle aperçut une clarté rouge sur le sommet des montagnes : « Est-ce l'aube ? se demanda-t-elle, ou bien est-ce le soleil ? Non, non, cela ne peut pas être ; j'arriverai à tems. »

Ayant fait quelques pas encore, la fontaine s'offrit à sa vue. A cet aspect, elle demeure immobile ; ses yeux perdent le mouvement ; l'une de ses mains se porte à son front et s'y attache en signe de désespoir ; l'autre main, étendue, montrait au loin la fontaine. L'on aurait dit, à la voir ainsi frappée de stupeur, une statue, mais qui, par un prodige inouï, porterait sur le marbre de sa figure l'expression d'une douleur vivante. Hélas ! c'était bien le soleil, et, ce jour-là, il était pur de nuages. Ses feux tombaient sur le bassin de la fontaine, qui versait ses ondes dans la vallée avec des flots d'écume et avec le bruit d'un torrent. Les villageois épouvantés accouraient en foule ! rien ne pouvait ranimer la pauvre Norah, ni les cris des hommes, ni le mugissement des eaux. Son doigt indiquait toujours la fontaine ; mais elle ne paraissait pas comprendre quel danger la menaçait, car les flots atteignaient déjà ses pieds ; son geste avait quelque chose de machinal. Owaël, qui arrivait en ce moment, s'élance et l'enlève dans ses bras. Revenant à elle :

« Sauvez mon père, sauvez ma mère ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante ; laissez-moi là, là, pour mourir, et courez. »

Mais Owaël, aussi léger, aussi rapide, avec ce doux fardeau, qu'un

chasseur emportant un jeune daim, Owaël gravit d'un pas précipité l'une des montagnes qui bordait la vallée. L'onde le suivait en grondant ; elle était menaçante et comme poussée par la vengeance. Plus Owaël montait, plus les eaux allaient s'élevant. Arrivé au sommet, il s'arrête épuisé, pose à terre son amante, regarde autour de lui. O spectacle horrible ! la vallée a disparu ; le petit espace où ils se trouvent ne forme plus qu'une île perdue au milieu d'un lac immense comme la mer, et cet espace s'en va toujours diminuant. Il en était de même des autres montagnes ; leur sommet présentait aussi des îles éparses sur le lac, mais moins hautes que celle où Owaël avait cherché un refuge momentané, elles s'abîmèrent avant la sienne, qui fut la dernière submergée.

« O mon seul amour ! ma Norah ! dit Owaël en baisant le front pâle de son amante, que ne puis-je t'emporter à travers les airs ! N'y a-t-il donc plus de vie pour nous ? »

Et Norah lui répondait en criant :

« Mon père ! ma mère ! Ils ont péri, et c'est ma désobéissance qui les a tués. »

Dans les bras l'un de l'autre, les deux amans attendaient leur sort inévitable. Les eaux grossissaient toujours ; enfin, l'île s'amointrit peu à peu, ce ne fut plus qu'un point, et puis ce ne fut plus rien.

A l'aspect des coupables flottant sur les eaux, la colère s'éteignit au cœur de la fée, et l'inondation s'arrêta. Mais la vallée n'a plus reparu ; elle est restée au fond du lac de Killarney.

On assure qu'à chaque anniversaire de ce funèbre événement, un oiseau noir, inconnu, unique peut-être dans l'univers, vient, avec l'aube, secouer ses ailes à l'endroit où s'engloutirent Owaël le soldat, et Norah la jeune fille. Il pousse en tournoyant des cris plaintifs et doux ; ces cris au-dessus du lac, qui sert de tombe aux deux amans, sont devenus comme une sorte d'épithaphe annuelle et vivante.



Annonces.

BREVET D'INVENTION. Six jugemens des tribunaux de première instance et d'appel ont déjà été rendus en faveur des inventions de biberons et mamelons artificiels de M^{me} Breton. Plus de quatre ans de chicanes des contrefacteurs de ces objets n'ont laissé à leurs auteurs que la honte en partage ; le droit de M^{me} Breton , déjà reconnu par les membres les plus distingués des Académies de médecine , a été confirmé dans tous ces tribunaux. Son biberon remplace à merveille une bonne nourrice. Le mamelon perfectionné , sur un bout de sein artificiel , évite ou guérit les douleurs et crevasses du sein , et en forme les bouts. Pour favoriser ce procédé et le rendre infailible , elle publie un ouvrage intitulé *Avis aux Mères*, qui indique tous les soins dus aux jeunes enfans. Prix de la brochure , 1 fr. 25. , *id.* d'un mamelon attaché sur le biberon en cristal uni , 8 fr. ; *id.* taillé ou incrusté , de 10 à 15 fr. ; emballage d'un biberon pour la province , 75 c. en sus ; un mamelon ou peau de rechange seule , 4 fr. ; *id.* attaché sur un bout de sein artificiel en buis , 5 fr. , et en ivoire , 9 fr. ; emballage d'un bout de sein 30 c. en sus ; les biberons et bouts de sein portent le nom de l'auteur , et il n'en est pas délivré un seul pour revendre , sans être accompagné de son Prospectus joint aux susdits jugemens imprimés. Le seul dépôt est chez M^{me} Breton , sage-femme , *faubourg Montmartre*, n° 24 , à Paris.

— **LES DAMES** qui désirent remettre à neuf leurs robes de mérinos ou de toutes autres étoffes , en faisant changer ou raviver leurs couleurs , doivent toujours s'adresser avec confiance chez JOLLY-BELIN , *rue Saint-Martin*, n° 228 , et à son seul dépôt , *rue de la Chaussée d'Antin*, n° 15.

— Le pensionnat de M^{lles} Mareschal et Soye , à Vendôme , jouit d'une réputation bien méritée. Les progrès de leurs élèves , tant dans les sciences que dans les arts d'agrément , assurent à cette maison des succès mérités. On y trouve des jeux gymnastiques propres à rectifier les défauts de la taille. Il y a aussi des chambres garnies à des prix très-modérés , pour grandes pensionnaires.

A ce Numéro est jointe la planche 838.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours , avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre : Paris , 9 fr. — Départemens , 9 fr. 50.

— Etranger , 10 fr.

Avec une couverture , 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES , *Boulevard des Italiens*, n° 2 , L. , et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , *rue Saint-Louis*, N° 46 , au Marais.